

Octobre 2012

Aujourd'hui, on se marie pour les enfants

On avait cru que le mariage c'était fini... et voilà qu'il renaît de ses cendres.

Pourquoi se marie-t-on aujourd'hui ?

Jean-Claude Kaufmann. Autrefois, on se mariait sous la pression des parents pour leur faire plaisir. De nos jours, on le fait pour les enfants, même quand ils sont déjà là. C'est un nouveau chapitre de vie. Dans la première séquence conjugale, on vit ensemble un peu comme des oiseaux sur la branche. Et puis un jour, on a envie de s'engager pour les enfants, de construire le nid. C'est un changement d'identité, on a envie de le marquer par une grande fête, de le proclamer à tout le monde.

On rentre un peu dans le rang ?

J.-C. K. Il y a en effet un retour en arrière par rapport à la génération précédente qui s'était battue pour l'union libre. En 2010, pour très exactement 251 654 mariages, il y a eu 196 415 Pacs (Pacte civil de solidarité) entre personnes de sexe opposé. Autrement dit, la parenthèse de la révolte contre les institutions se referme un peu. Nous vivons une période de grande fragilité individuelle, nous avons besoin d'être rassurés. Du coup, toutes les valeurs familiales remontent à la surface. On veut à la fois la liberté personnelle et le mariage. Certes, il représente une contrainte, mais aussi une sécurité. Et il protège plus que le Pacs.

Et le remariage ?

J.-C. K. Cela reste un engagement pour l'avenir. On le fête pour symboliser l'entrée dans une nouvelle vie et peut-être aussi pour tourner une certaine page du passé. Il y a une idée de renaissance. Avec en prime, quand il s'agit d'un deuxième mariage, l'idée que cette fois-ci, on doit faire attention.

Pourquoi beaucoup de couples refusent-ils toujours le mariage ?

J.-C. K. C'est une idée héritée des années 70 : garder cette liberté que chantaient Georges



Jean-Claude Kaufmann, sociologue du quotidien, s'intéresse aux petites et grands événements de la vie ordinaire dont il décrypte le sens. Dans cet ouvrage, il retraced l'histoire et l'évolution du mariage à travers « le grand jour. Mariage, petites histoires du grand jour », de 1940 à aujourd'hui, éditions Textuel.

Brassens (« Ne gravons pas nos noms au lieu d'un parchemin », dans *La Non-Demande en mariage*). On veut rester ensemble parce qu'on en a envie, non parce qu'on y est obligés. On multiplie les expériences, donc les séparations, jusqu'au jour où on est sûr de soi. Mais il y a peut-être aussi la peur de la chimère folle que représente l'organisation de cette cérémonie compliquée. On n'a pas envie de se prendre la tête.

Il n'y a pas un côté un peu conjuratoire dans tout ça ?

J.-C. K. Peut-être, effectivement, que si on attend longtemps pour se marier, si on fait une belle fête, c'est comme une superstition : on met toutes les chances de son côté pour que ça marche. On veut faire un mariage exceptionnel pour se dire qu'on est un couple exceptionnel. On organise donc un événement qui comptera et que l'on souhaite le plus original possible.

Le côté reine d'un jour, ça fascine encore ?

J.-C. K. Bien sûr ! Les flashs crépitent. C'est la journée de célébrité. On est la star d'un scénario que l'on a conçu à deux et que, d'ailleurs, on filme souvent. Je trouve fascinant l'investissement que cela représente pour les « touristes » à la fois en temps (ils le préparent parfois un an à l'avance) et en argent (ils dépensent souvent des fortunes). Quant à l'imagination qu'ils déploient pour être le plus original possible, ça c'est une nouveauté ! On veut que tout soit parfait, que ce soit le bonheur pour tout le monde. Quelle accumulation de défis !

PROPOS RECUEILLIS PAR DANIELE LAUTER